

L'antijudaïsme en philosophie et en théologie

(titre provisoire)

sous la responsabilité de Danielle Cohen-Levinas et d'Antoine Guggenheim

I – Le projet du livre

Je voudrais vous présenter, un ouvrage collectif en cours de réalisation dont la publication est souhaitée fin 2013. Il réunirait entre 50 et 60 contributions, sous la responsabilité de Danielle Cohen Levinas et de moi. C'est donc l'ambition d'un livre de référence, réalisé en partenariat avec le Collège des Etudes Juives et de Philosophie Contemporaine – Centre Emmanuel Levinas (Paris IV), publié dans la collection « Essais » du Collège des Bernardins.

Il s'agit de s'interroger sur la nature et sur l'origine de l'antijudaïsme afin de comprendre pourquoi et comment il s'incruste dans la philosophie et la théologie européennes, ou comment elles y échappent. Qu'appelle-t-on antijudaïsme dans l'histoire philosophique et théologique occidentale et quels sont ses liens avec l'antisémitisme ? Il convient de distinguer l'un de l'autre sans les séparer. L'étude des liens entre l'antijudaïsme et l'antisémitisme est une des dimensions de la recherche menée par de nombreuses voix et sur des chemins divers dans cet essai.

L'antijudaïsme est une hostilité envers le peuple juif répandue historiquement dans tous les peuples avec la Bible et la révélation de l'élection qu'elle contient. Il est pour ainsi dire aussi ancien que le judaïsme. Déjà, dans la Bible, nous trouvons de nombreux exemples de manifestations qui relèvent de l'antijudaïsme. Retenons le passage exemplaire d'Amaleq, petit-fils d'Esau, le frère aîné et ennemi de Jacob, qui s'oppose violemment, dans le désert, à l'installation d'Israël en Canaan. Sa haine est si profonde, si radicale que Dieu lui-même prend la parole pour dire à Moïse qu'il s'engage à effacer « la mémoire d'Amaleq et que d'âge en âge c'est la guerre entre l'Eternel et Amaleq » (*Shmot – Exode*, 17, 8-16). Pensons aussi à Haman, le sombre premier ministre du perse Artaxerxès, dans le rouleau d'*Esther*, qui se jure « de faire disparaître tous les Juifs en un seul jour » (3, 6-7).

L'antisémitisme est un terme usité au 19^{ème} siècle par Wilhelm Marr pour désigner un mépris et une haine spécifiques du peuple juif nés dans le contexte du racisme moderne des « Lumières sombres » (*la part obscure de nous-mêmes. Une histoire des pervers*, E. Roudinesco, 2007). Le racisme réduit l'histoire à une « zoologie des peuples » (Husserl) : il pervertit l'esprit de la science et de la philosophie politique. L'antisémitisme est, quant à lui, une philosophie politique et une vision du monde (*Weltanschauung*) romantiques, qui s'oppose tant aux Lumières qu'au christianisme, qu'il abhorre et entend détruire (Hitler), en les assimilant/pervertissant (*Aufhebung*).

Il a un contenu et une face politiques : il accompagne l'émancipation politique des Juifs au 19^{ème} siècle et lui barre le chemin, les rejetant hors des Etats-nations modernes. La montée en puissance de l'antisémitisme, en même temps que l'émancipation politique qu'il combat, accélère les migrations juives qui dessinent le visage nouveau du judaïsme au 20^{ème} siècle : sionisme, américanisme, exil du monde arabe (Georges Bensoussan).

L'antisémitisme a aussi, inséparablement, une face et un contenu idéologiques. Il pétrifie et pervertit ce que René Girard appelle le régime sacrificiel, présent dans toutes les sociétés, mais dont il trouve la clé dans le rite du bouc émissaire de Kippur (*Vayiqra* – *Lévitique* 16), dans le chant de l'esclave souffrant (*eved*) d'Isaïe (52, 13- 53, 12) et dans l'Évangile. Le sacrifice de substitution est pour Girard à l'origine des cultes religieux et de la culture profane, car il permet de surmonter la violence mimétique qui habite les sociétés en la symbolisant (*La violence et le sacré*). Mais il cache en même temps sa vérité et sa finalité, sauf dans le récit biblique qui les révèle. En ce sens l'œuvre entière de René Girard tire les leçons de l'antisémitisme européen pour repenser le lien infrangible de la culture et des religions en les désintoxiquant de leur antijudaïsme. Il montre par-là la signification universelle de l'antisémitisme et de l'antijudaïsme, comme refus de la révélation biblique du lien ambigu de la violence et du sacré, comme le fait aussi Sigmund Freud, à partir d'autres prémisses anthropologiques, dans son *Moïse* de 1939, quand il dévoile, derrière le récit biblique, le mythe du meurtre du père de la horde primitive à l'origine du monothéisme, et son redoublement / dédoublement dans le christianisme.

C'est pourquoi l'antisémitisme est le symbole et le symptôme de ce qu'Edmond Husserl appelle dans sa Conférence de Vienne de 1935 : *La crise de l'humanité européenne*, crise et discernement qui vont au-delà de l'Europe, mais dont celle-ci est *volens, nolens* le témoin pour le monde, comme le suggère Elie Wiesel dans toute son œuvre et en particulier dans le discours d'Oslo pour la réception du prix Nobel de la paix (et non de littérature) en 1986.

La question que nous souhaiterions aborder dans le livre, *Danielle et moi*, en sollicitant des philosophes, des théologiens, des historiens, des sociologues, des psychanalystes et des anthropologues concerne prioritairement la manière dont les sources du judaïsme ont été interprétées, dès l'antiquité, comme devant être l'objet de représailles et comment l'animosité contre les Juifs, d'où qu'elle vienne, et tous y ont leur part (païens, chrétiens, musulmans, ou juifs..., croyants, agnostiques ou athées), se déploie conjointement en philosophie et en théologie, que l'on se dispute ou que l'on refuse l'héritage biblique et évangélique. Une des caractéristiques de cette animosité concerne la manière dont les sources juives ont été interprétées à des fins anti-juives.

Nous pensons que la pensée philosophique et théologique sont inséparables, que le dialogue des deux constitue un des héritages de l'Europe. Ce que le présent Essai propose comme hypothèse dans la constitution du binôme qui le porte et dans le choix des contributeurs, qui s'est effectué ensemble et à deux voix, sans rien rejeter de ce que l'une et l'autre font entendre, se vérifiera, ou non, dans le rassemblement des contributions. La philosophie et la théologie doivent s'expliquer avec cet antagonisme mortifère qu'elles ont entretenu souvent avec le judaïsme afin de le surmonter. La discussion amorcée dans ce livre entre philosophie, théologie et judaïsme, qui n'a pas d'équivalent à notre connaissance par son ampleur et son contenu, est aussi une contribution au dialogue par lequel Juifs, chrétiens, hommes et femmes d'autres religions, croyants et agnostiques cherchent ensemble le nouvel humanisme dont notre époque a besoin pour orienter l'aventure humaine dans la globalisation.

II - « la nature des relations entre Juifs et Chrétiens au crible de la Shoah »

Comment est-ce que je prends moi-même position dans ce livre ? A partir d'un cours que j'ai initié ici et dont la totalité s'est étendue sur quatre semestres. La table des matières de ce cours est très abondante. Elle est riche et peu traitée. Il existe peu de cours, peu de manuels de théologie chrétienne du judaïsme qui prennent le temps de parcourir l'histoire – et il n'en existe en tout cas que depuis peu de temps. Il existe beaucoup de théologies chrétiennes de l'Ancien Testament, c'est-à-dire de réflexions par les disciples de Jésus sur les Écritures d'Israël telles qu'Israël les a léguées intégralement.

Une théologie chrétienne du judaïsme n'est pas une théologie chrétienne de l'Ancien Testament. Une théologie chrétienne de l'Ancien Testament s'arrête il y a 2000 ans. Nous ne voulons pas considérer que le judaïsme s'est arrêté il y a 2000 ans. Il est aujourd'hui un partenaire vivant de l'œuvre de Dieu dans le monde et un partenaire vivant de l'Évangélisation, c'est-à-dire de la tâche de l'Église.

Il existe bien des théologies chrétiennes de l'Ancien Testament – des cours, au Collège des Bernardins, sont nombreux sur ce sujet. Il existe peu de théologies chrétiennes du judaïsme. Il existe beaucoup d'enseignements solides, de niveau universitaire ou de bonne vulgarisation, sur le judaïsme vivant, qu'ils soient produits par la communauté juive française (une des plus nombreuses du monde), ou en provenance d'autres communautés juives (en Israël, aux États-Unis...). D'autres viennent de l'extérieur de la communauté juive : d'instances universitaires, confessionnelles ou non, de théologiens chrétiens. Elles scrutent la réalité humaine, minoritaire mais si importante, du judaïsme.

Ces livres sont utiles. L'objet de ce cours est une théologie chrétienne, c'est-à-dire une recherche de l'intelligence de la foi chrétienne. Il scrute ce qu'un chrétien a besoin de savoir pour connaître et aimer le judaïsme afin de mieux comprendre sa foi, d'en vivre et d'en rendre raison.

On pourrait dire autrement que sans une théologie chrétienne du judaïsme, nous ne connaissons pas le Christ. Il s'agit d'accéder à une dimension intérieure de la Révélation. Mais, étant donné que le judaïsme est vivant, et particulièrement en France, nous ne pouvons pas faire une théologie chrétienne du judaïsme sans écouter ce que le judaïsme dit de lui-même. Il faut connaître celui dont on parle et nul ne se connaît mieux que soi-même. Non pas parce qu'on est le seul compétent pour parler de soi, mais parce qu'il y a une sorte d'amitié intérieure et de connaissance par la pratique, de connaturalité par la mémoire et l'histoire, même critique, par les légendes, par les pratiques morales, sociales, familiales, culinaires, par les voyages qui fait que la connaissance du judaïsme que nous cherchons, nous devons d'abord la trouver auprès des Juifs.

Dans un cours comme le nôtre, il faut intégrer ces éléments de connaissance du judaïsme dans la découverte et l'appropriation du trésor chrétien et donner une place plus grande que d'habitude en théologie à la connaissance du judaïsme lui-même.

On ne peut pas et on ne va pas faire une théorie les yeux fermés. On ne va pas s'interdire de rencontrer aucun Juif afin d'être sûr de faire une théologie chrétienne. Ca ne marcherait pas. Si on veut faire une théologie chrétienne du travail, une théologie chrétienne de la rédemption, etc. il faut rencontrer des gens au travail, des personnes qui font l'épreuve de la rédemption...

L'objectif de ce cours est de parcourir les deux millénaires de l'histoire chrétienne en quatre années – qui seront reprises en quatre volumes, si mon projet se réalise. L'hypothèse qui me guide, et qui s'est trouvée confirmée en avançant, est que les deux histoires, juives et chrétiennes, sont indissociables aux yeux de l'historien et du théologien, y compris cette partie de l'histoire juive qui se déroule en terre d'Islam, à partir du 7^{ème} siècle. La tradition et la théologie chrétiennes ne peuvent se comprendre comme une histoire de la foi hors de leur interaction avec l'histoire des communautés juives dispersées dans le monde méditerranéen, européen, asiatique, américain... Contrairement à ce qu'on dit trop facilement, selon une apologétique dont le mépris n'est pas exclu, l'interférence du christianisme et du judaïsme est constamment réciproque.

Pendant quatre ans, j'ai traversé 2000 ans d'histoire judéo-chrétienne avec une hypothèse : dans cette relation, il s'agit de la Foi. Si « l'Ancienne Alliance (*palaia diathèkè*) », pour reprendre l'expression de saint Paul (2 Co 3, 6), ou comme le dit Jésus « l'Alliance » (Mt 26, 28), n'a jamais été révoquée, elle appartient toujours à l'histoire du salut, à la vie de la Foi. Chemin faisant, j'ai pu vérifier que la « nouvelle Alliance », l'expression est de Jérémie (Jr 31, 31 : « *berit hadacha* », magnifiquement commentée par la tradition ancienne et par Rachi cf. Lv 26, 9-10), reprise par Jésus (Lc 22, 20 : « *hè kainè diathèkè* ») avant que Paul ne l'emploie (cf. aussi He 8, 8), ne se comprend bien dans l'histoire qu'en lien avec la première. Ceci est conforme d'ailleurs à la compréhension rabbinique du *hidduch* qui n'est une innovation fidèle que s'il accomplit ce qui le précède, non s'il l'abolit (Pierre Lenhardt).

« Accomplir » signifie dans le langage biblique et rabbinique : « faire », « expliquer » et « tenir une promesse ». Tout se passe dans l'histoire comme si ce que fait, ce que comprend, ce que vise le christianisme, à chaque époque de son histoire et ce que fait, comprend et vise le judaïsme restait solidaire. Que cette solidarité s'exprime dans des termes proches, comme au temps de la Michna et du Talmud et des Pères de l'Eglise, ou dans des termes plus lointains, comme au moyen-âge chrétien et ensuite. Qu'elle soit consciente – comme ce fut le cas chez beaucoup d'intellectuels (cf. Gilbert Dahan) – ou au contraire masquée sous le rictus de la jalousie, de la concurrence ou du mépris. Enfin, il m'est apparu que la relation est dissymétrique et réciproque. Christianisme et judaïsme tire leur développement de leur logique spirituelle et des circonstances historiques, mais en même temps ils s'influencent l'un l'autre à un niveau où leur identité est en jeu. Même quand il est en terre d'Islam, le judaïsme vit son vrai vis-à-vis avec le christianisme. Comment le comprendre

A la suite de mes maîtres et des documents les plus anciens, j'explique cela par la nature de leur lien ontologique d'origine. Le lieu à partir duquel ce lien se manifeste le plus clairement et le plus constamment, c'est la liturgie juive et chrétienne, carrefour des traditions les plus littérales, conservatoire de la mémoire la plus corporelle, véhicule de l'espérance la plus mystique. Au cœur du système liturgique juif et chrétien, la fête de Pâque exerce la fonction d'une source d'énergie et d'une attraction de matière qui en fait le reflet et la matrice de l'ensemble du culte et le réservoir d'identité du peuple.